

Sans ternissure

Jérôme Michel, *Un jeune mort d'autrefois : tombeau de Jean-René Huguenin*, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2013, 191 p.

Jean-René Huguenin, *La côte sauvage*, Seuil, 1960, 172 p.

Jean-René Huguenin, *Journal*, Seuil, 1964, 353 p.

Robert Lévesque

Number 302, Winter 2014

Rétro, les classes sociales ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70542ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, R. (2014). Review of [Sans ternissure / Jérôme Michel, *Un jeune mort d'autrefois : tombeau de Jean-René Huguenin*, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2013, 191 p. / Jean-René Huguenin, *La côte sauvage*, Seuil, 1960, 172 p. / Jean-René Huguenin, *Journal*, Seuil, 1964, 353 p.] *Liberté*, (302), 88–90.

LE LECTEUR IMPUNI

SANS TERNISSURE

Arpentage de la vie de
Jean-René Huguenin

ROBERT LÉVESQUE

Ce fut, telle une étoile, une écriture filante. Ardente. Un feu follet. Je me souviens de la chambrette de la rue Hamel où, ébloui, j'avais lu, acheté à la librairie Garneau de la rue Buade, ce roman, *La côte sauvage*. Le vieux libraire à la redingote poussiéreuse dont j'ai oublié le nom approuva mon choix; il avait dû me dire quelque chose comme : c'est regrettable que ce garçon soit mort si jeune... J'appris que Jean-René Huguenin, l'auteur, s'était tué dans un accident de voiture en 1962, à vingt-six ans. J'ai lu d'une traite son seul roman, une nuit de l'hiver 1965. J'écoutais Brassens tous les jours à cette époque, adorant entre autres «le bel azur me met en rage...» dans *L'orage...* Je fumais sans trop inhaler des Gitanes papier maïs au paquet solide et des Celtique gros module au paquet mou. Le soir, il y avait rue Couillard un café appelé Les Deux guitares. *La côte sauvage* lu, je me rendis compte que j'avais l'âge d'Huguenin quand il entreprit d'écrire ce roman qui échappait à la littérature innovante du temps, écritures théorétiques ou techniques, et qu'il me ramenait promptement à l'univers romantique et fiévreux de quelque livre ancien comme *Poussière* de Rosamond Lehmann plus qu'à celui si réaliste des *Gommes* et des *Choses...* qui tenaient alors la vedette.

Ce roman qui m'envoûta s'apparentait aussi à l'atmosphère d'angoisse et de familiarité avec l'idée de la mort qu'on trouve dans *l'Adolphe* de Benjamin Constant et au ton automnal du *Dominique* de Fromentin (comme Julien Gracq le notera en 1967 dans le premier volume de ses *Lettrines*,

Gracq, c'est-à-dire, pour Jean-René Huguenin, monsieur Poirier, puisque l'auteur du *Rivage des Syrtes* fut le professeur d'histoire-géographie d'Huguenin au lycée Claude-Bernard dans les années cinquante, en troisième et en terminale). C'était un roman ombrageux et intense à la fois sur l'agonie de l'enfance, l'ambiguïté des amours naissantes, le pressentiment de l'inceste, axé entre soif de franchise et fascination de la mort, dans l'attrait de l'automne («L'automne, déjà!», ce cri terrible de Rimbaud qui ouvre la plus longue pente d'*Une saison en enfer*). *La côte sauvage* avait été écrit par un garçon de mon âge et je me renseignai vite sur lui; de ce garçon des beaux quartiers, comme Proust et Claude Jutra, fils d'un médecin réputé, je devrai aussitôt le *Journal*, que le Seuil avait publié deux ans après sa mort (c'est Mme Huguenin, puisque le vieux Mauriac avait écrit une lettre élogieuse à son fils après avoir lu *La côte sauvage* et que celui-ci était allé le voir – les Huguenin et les Mauriac étaient voisins, rue Rémusat dans le seizième arrondissement –, qui confia au romancier du *Mystère Frontenac* les quelques cahiers de son fils, et Mauriac, avant même d'en avoir terminé la lecture, les porta avec enthousiasme rue Jacob, offrant sur-le-champ d'en signer la préface : «ce *Journal* a la lividité de l'éclair»).

Fils unique comme lui, je découvrais un frère déjà mort. Fasciné par ses réflexions, exhortations et détestations d'adolescent allant entrer avec orgueil et panique dans l'âge d'homme (il commença son journal à dix-huit ans – le 11 décembre 1955 – et le tint jusqu'à deux jours de sa mort), je le comprenais lorsque je lisais :

[...] cette image idéale que je me fais de moi-même, je ne parviens à la poursuivre que solitaire, dans mon bureau, devant un papier, devant moi, devant une vie vaste et illusoire où tout semble facile à vaincre, où je n'ai plus de faiblesses ni d'inconstances. Mais que je sorte, que je rencontre quelqu'un, que seulement l'on m'appelle au téléphone, et tout mon bel édifice se brise après quelques minutes d'écartèlement pénible.

Je me souviens que cette découverte d'un jeune homme exalté et chagrin, péremptoire et inquiet, déterminé à se conquérir à coups de cravache, et qui se jurait : «Je n'aimerai jamais mon prochain, si mon prochain est un imbécile», avait dès lors marqué mes jours et mes nuits; puis la vie allant comme elle allait, le journalisme venant m'attraper par la manche au sortir de l'université, la littérature écarquillant mes yeux, je me contentai de relire *La côte sauvage* à une ou deux reprises, comme on revoit un film aimé, comme on rouvre un coffre abandonné, de le relire une dernière fois sur la plage de Sainte-Luce qui fut ma côte sauvage, archive sentimentale qui s'effrita avec le temps... mais dont je viens en 2013, cinq décennies plus tard, de revisiter le site en relisant *La côte sauvage* puis le *Journal* à l'occasion de la parution (une rareté, Huguenin n'ayant eu ni exégète ni biographe) d'un ouvrage qui lui est consacré alors qu'il est au bord de l'oubli, c'est en quelque sorte un tombeau (comme Baudelaire en écrivit un pour Poe, et Ravel en composa un pour Couperin) portant ce titre (cette stèle si juste), *Un jeune mort d'autrefois*. Jean-René Huguenin avait gagné

Jérôme Michel, *Un jeune mort d'autrefois : tombeau de Jean-René Huguenin*, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2013, 191 p.

Jean-René Huguenin, *La côte sauvage*, Seuil, 1960, 172 p.

Jean-René Huguenin, *Journal*, Seuil, 1964, 353 p.

la bataille de la jeunesse. Il est demeuré jeune et ce sera aux jeunes lecteurs de le découvrir, comme nous y incite Jérôme Michel en dédiant son travail (qui n'est pas une biographie, mais, comme il l'écrit : «un arpentage de la courbe d'une vie») à une rescapée, l'unique sœur de Jean-René Huguenin, Jacqueline, qui était dans la voiture conduite par son frère ce samedi 22 septembre 1962 (le dernier samedi de l'été) sur la route de Paris à Chartres quand, vers les dix-huit heures, passé Rambouillet, un fracas de tôles vint signer comme une furie d'orgue sa sortie de la vie.

Au hasard de son *Journal*, ceci, le 13 janvier 1961. Il vient de lire le premier livre qu'à l'âge de vingt et un ans le futur agrégé de philosophie Clément Rosset publie aux PUF cette année-là, *La Philosophie tragique*, un essai fracassant sur le réel où Rosset (qui viendra enseigner à l'Université de Montréal au milieu des années soixante) avance que rien dans la réalité ne porte à approuver la joie et qu'être heureux c'est être heureux malgré tout. Il note :

Décidément le livre de Clément Rosset m'enthousiasme; il m'aide à reprendre les chemins difficiles du printemps 1958 (supplice des examens à Sciences-Po qui bouffent son temps et qui l'indiffèrent – de Gaulle passant une fois dans son *Journal* comme “un grand âne prétentieux” –, panne du roman en cours, insomnie, désolation générale, une peine d'amitié d'amour, le sentiment d'avoir raté son adolescence). Ah oui! s'il existe un art de vivre qui me convienne, c'est bien de rester pénétré à tout instant de l'imminence possible de la mort. La vie est tragique, absurde et cruelle. Et c'est justement ce qui me la fait trouver précieuse, digne d'amour, exaltante.

Écrivain chagrin, mais aristocrate en ce qu'il voulait comprendre que l'écrivain est l'ennemi du genre humain, qu'il ne participe pas à la comédie en cours, qu'il ne suivra que ses lois (sa dernière phrase au *Journal* : «N'écouter que mon impérialisme»), le romancier Jean-René Huguenin avait mis en scène dans *La côte sauvage* un trio tout en ambiguïté : Olivier Aldrouze (alter ego sans aucun doute, mais exagéré, celui que la littérature lui permet d'être) et sa jeune sœur Anne qui va épouser Pierre, son meilleur, son seul ami. C'est l'été en Bretagne. À vingt-deux ans, Olivier revient de son service militaire accompli en Algérie (des *événements*, comme les Français le disaient alors, il n'est pas question, ce nom d'Algérie n'apparaissant qu'une fois, comme apparaîtrait le mot *asperge* – dans son journal il note, le 14 mai 1958 : «À Alger, Massu a pris le pouvoir», puis le 24 avril 1961 :

«Challe a pris le pouvoir à Alger». Un point c'est tout – lui, Huguenin, a fait son service à Paris, affecté au Secteur cinématographique des armées). Près de Porsaint, Olivier retrouve au manoir familial sa sœur Anne qui l'attend; elle a dix-huit ans et lui avoue au lendemain de son arrivée son amour pour Pierre, Pierre qui arrive bientôt sur la côte, comme chaque été d'enfance où lui et Olivier ont grandi en quasi-frères. Le choc est sourd. Profond. Caché. Olivier s'avouera qu'il n'a jamais considéré Anne comme une femme, mais comme sa jeune sœur qu'il aime tendrement, fortement, intensément, Anne, sa complice des nuits d'alerte durant la guerre (où ils eurent de cinq et neuf ans jusqu'à neuf et treize ans), sa compagne des jeux de l'enfance. Leur père est mort lors de la débâcle du printemps 1940, leur mère survit, terrifiée. La sœur aînée est une vieille fille. Le manoir est vaste.

L'été passera, des baignades à Beg-Meil, la virée à Quimper, des pique-niques, le dancing du samedi, «on va à l'Escale?», des amitiés d'été se nouent entre le trio et deux couples de vacanciers; peu à peu il apparaîtra impossible (ou insupportable) aux yeux d'Olivier qu'Anne puisse aimer Pierre et l'épouser. Avec sa puissance de séduction, forte et dangereuse comme un soleil, Pierre arrivera à l'en convaincre. Huguenin, écrivain d'une sensibilité extrême, laissait un roman sur la plus ambiguë histoire d'amour entre un frère et une sœur, qui se love au bord de l'inceste sans s'y abandonner, une histoire de cruauté («le diable est le sujet de mon roman» a-t-il écrit dans un de ses

cahiers) se déroulant au bord de la mer devant laquelle, en fin ouverte, Olivier restera seul, sa sœur Anne partie avec Pierre mener une vie d'époux qu'il imagine d'avance rangée et médiocre alors que, sur la falaise, monte vers lui un prêtre suivi d'hommes en noir et de femmes en coiffes blanches de dentelle ou de tulle; écoutant le chant de la procession du Pardon de Porsaint, il regarde le large en se demandant s'il se peut que... cette mer si pure, si lissée, lassée de soleil – cette mer tant aimée...?

Son premier roman, son seul roman, villégiature vertigineuse, ne se terminait pas sur un point final, mais sur ce point d'interrogation qui, quant à moi, à l'âge de vingt et un ans, alla se planter dans mon cœur comme un crochet, un hameçon, une foudre à la fois cruelle et précieuse. À ma relecture d'aujourd'hui, tout romantisme bu, tout romanesque lu, le charme de ce roman d'un jeune mort d'autrefois tient encore, le salin et le malin qui le baignent me reviennent au nez aussi fins et intenses, mais ce charme de lecture maintenant

C'était un roman ombrageux et intense à la fois sur l'agonie de l'enfance, l'ambiguïté des amours naissantes, le pressentiment de l'inceste, axé entre soif de franchise et fascination de la mort, dans l'attrait de l'automne.

ressenti est celui de la nostalgie plus que celui de l'empathie immédiate, la mélodie l'emporte sur l'intrigue, c'est une archive sentimentale plus qu'une émotion vive. J'entends pourtant dans le caractère entier d'Olivier Aldrouze tout ce plein d'intempestif qui résonne en moi, encore aujourd'hui, c'est le chant et le sort de l'inactuel, du vivre en décalé, donc mon actualité propre, donc quelque chose de profondément important, une impression mélancolique plus forte encore qu'à vingt ans, car gorgée du savoir sur l'humanité acquis en près de cinq décennies de philosophie tragique et de vie précieuse, de cette façon de devoir demeurer heureux malgré tout; est-ce un bonheur ou un malheur? Doit-on en rire ou en pleurer? Un absolu est-il encore perceptible, seulement en vue? L'esprit de sérieux est-il passé de mode, disparu? Ce jeune mort d'autrefois m'est-il encore un frère? Toutes proportions gardées, sa foi catholique en moins, son rêve (à la fois Cébès et Simon Agnel) d'être Tête d'or ne m'effleurant pas, je dois répondre que oui, en ce que son inactualité à lui (sa difficulté de s'ajuster au monde qui l'entourait, sa marche en solitaire) était semblable à ce que serait la mienne dans un univers surbranché qui m'étourdirait et me perdrait si j'y participais le moins.

Si j'ausculte le présent, l'ici maintenant, comme depuis la France le fait Jérôme Michel en avant-propos de son tombeau pour Jean-René Huguenin, j'entends le bruit sourd d'un avachissement (l'équarrissage pour tous, disait Boris Vian, autre jeune mort d'autrefois qui n'aura pas connu la suite...) et, au-dessus de cette *basso continuo* de la basse-cour des démembrés, le son agaçant des grelots d'une grande jobardise industrielle devant un chaos; c'est le règne des profiteurs de la collusion ordinaire et des amuseurs du canton dindon, c'est la dictature du juste pour rire, du festif comme figure imposée que Guy Debord flaira avant nous tous, les intellectuels intempestifs et solitaires qui ne fréquentons pas les réseaux dits sociaux et ne nous fions pas à l'intelligence des téléphones...; c'est la société du spectacle réglée comme du papier à monnaie, la corruption à la chaîne des élites entrepreneuriales et le bordel mental de la guignolade payante, ici et maintenant baptisée la Grande Rozonnerie...

Soyons sérieux, à la suite de Jérôme Michel et en mémoire de Jean-René Huguenin, citons Charles Péguy (qui était, avec Benjamin Constant, Rimbaud, Bernanos, Mauriac, et Hemingway, le modèle spirituel et littéraire de l'élève de monsieur Poirier), Péguy qui joue des répétitions sonores dans sa *Deuxième élégie XXX* :

Écrivain chagrin, mais
aristocrate en ce qu'il voulait
comprendre que l'écrivain est
l'ennemi du genre humain, qu'il
ne participe pas à la comédie
en cours, qu'il ne suivra que
ses lois.

[...] en ce temps-ci une humanité est venue, un monde de barbares, de brutes et de mufles; plus qu'une pambéotie, plus que la pambéotie redoutable annoncée, plus que la pambéotie redoutable constatée: une panmuflerie sans limites; un règne de barbares, de brutes et de mufles; une matière esclave; sans personnalité, sans dignité; sans ligne; un monde non seulement qui fait des blagues, mais qui ne fait que des blagues, qui fait toutes les blagues, et qui fait blague de tout. Et qui enfin ne se demande pas encore anxieusement si c'est grave, mais qui inquiet, vide, se demande déjà si c'est bien amusant.

Dans ce monde du festif et de l'illettrisme, de la victoire de la promotion sur la réflexion et de la communication sur la culture, où l'on tranche que «les lettres» est une expression dépassée, Jean-René Huguenin aurait aujourd'hui 77 ans si la mort n'avait pas saisi «cet écrivain impatient», comme le décrivait Julien Gracq, Gracq qui parlait encore de lui dans ses dernières confidences livrées à Michka Assayas et Noël Herpe au *Nouvel Observateur* en 1995: «J'ai un souvenir assez net de Huguenin et surtout d'une espèce de remous qui se promenait autour de lui dans la classe.» Du *Journal*, le romancier d'*Un beau ténébreux* (sa *Côte sauvage* à lui, écrite en 1945, également en Bretagne, éga-

lement l'attrait des plages désertes, de l'automne...) disait le trouver «extraordinairement vivant – comme il l'était. C'est ce qui frappe: chez lui, l'usure, ou du moins une certaine ternissure qui intervient presque aussitôt après l'adolescence, ne trouvait pas de prise».

En février 2012, Jérôme Michel se rend au cimetière de Saint-Cloud où est enterré le jeune mort d'autrefois. Il a mis un certain temps à trouver la tombe et a demandé son emplacement au gardien. Quand il a prononcé le nom de Jean-René Huguenin, l'homme lui a répondu: «Ah, oui, l'écrivain, c'est par là. Suivez-moi.» De loin en loin, des lecteurs viennent déposer des fleurs... expliqua-t-il. **L**